neohelicon

ACTA COMPARATIONIS
LITTERARUM
UNIVERSARUM

STEREOTYPIAE NATIONUM

XXXII

1

Akadémiai Kiadó

Springer

NEOHELICON is published and distributed in yearly volumes of two issues.

Languages are English, French, German and Italian.

Manuscripts and editorial correspondence should be addressed to

Institute of Literary Studies
of the Hungarian Academy of Sciences
NEOHELICON
Budapest, Ménesi út 11–13
H–1118 Hungary
Fax: (36 1) 385 3876
E-mail: neohelicon@iti.mta.hu

A printed copy of the manuscripts and a disc (Word, RTF) equipped with an abstract and keywords should be sent to the above address.

Managing Editor

PÉTER HAJDU

NEOHELICON is indexed/abstracted in *Arts and Humanities Citation Index, Current Contents: Arts and Humanities, International Bibliographies IBZ and IBR, MLA International Bibliography, The ISI Alerting Services*

Neohel 32 (2005) 1

NEOHELICON

ACTA COMPARATIONIS
LITTERARUM
UNIVERSARUM

XXXII/1

EDITED BY

JÓZSEF PÁL & JÓZSEF SZILI

AKADÉMIAI KIADÓ
BUDAPEST

SPRINGER
DORDRECHT

NEOHELICON is a review for studies in comparative and world literature. It particularly welcomes studies which further a synthetic presentation of literary epochs, periods, trends and movements from a comparative point of view.

Advisory Board

PAUL CORNEA (Bucharest), ARMANDO GNISCI (Roma), CLAUDIO MAGRIS (Trieste–Torino), JOHN NEUBAUER (Amsterdam), HENRY H. H. REMAK (Bloomington), JANOS RIESZ (Bayreuth), JEAN STAROBINSKI (Genève)

© Copyright by Akadémiai Kiadó. Budapest. 2005

Printed in Hungary

CONTENTS

BERTRAND WESTPHAL: La Poldévie ou les Balkans près de chez vous. Un stéréotype français 7
MIHÁLY SZEGEDY-MASZÁK: The Legacy of Nineteenth-Century Hungarian Conservatism 17
ISTVÁN DOBOS: Stereotypes in Autobiographical Reading 25
NIKOLA PETKOVIC: Officers and Gentlemen: The Impress of Tragedy and Violence 35
TÜNDE VARGA: A Nineteenth-Century Mass Medium in the Formation of Cultural Stereotypes 43
KRISZTINA LAJOSI: National Opera and Nineteenth-Century Nation Building in East-Central Europe 51
ANA MARTINOSKA: Ethnic Stereotypes in the Macedonian Folklore and their Reflection in the Macedonian Contemporary Literature 71
EVA JENEY: Le folklore de l'autre – l'idéologie de soi 81
ENDRE SZKÁROSI: Proviregi: Dimensional Aspects of the Conflicts between Institutional and Aesthetic Value-Systems 87
MONICA SPIRIDON: The Fortune of a Stereotype: The "*Happy Good Savage*" and the "*Pitiful Westerner*" 95
SONJA STOJMENSKA-ELZESER: The Stereotypes of Other Slavic Peoples in Contemporary Macedonian Prose 103
ANNA TABAKI: Stéréotypes de l'autre dans la littérature grecque moderne jusqu'à la fin du XVIIIe siècle : Quelques exemples d'analyse 111
PETER HAJDU: Hungarians' National Fervour for Anecdotes 121
AGNES GYÖRKE: Nation and Gender in *The Eclipse of the Crescent Moon* . . 129
DAGMAR ROBERTS: Gejza Vámoš – A Case Study of Jewish Assimilation in Inter-War Slovak Literature 137
LYDIA KAPUSHEVSKA-DRAKULEVSKA: Images of the Migrant Worker in Contemporary Macedonian Drama 149
SOPHIE AUDE: Espace du texte, territoires partages, images centre-européennes de soi et de l'autre à travers le personnel romanesque des textes de Péter Esterházy et Ádám Bodor 155

ERGASTERIUM

NELSON GONZÁLEZ ORTEGA: Literary Nationalism and (Post)colonialism in Latin America. A Show Case Study: Argentine, *Martín Fierro*, a Classical Epic? 175
LÁSZLÓ ILLÉS: Das Solschenizyn-Bild von Georg Lukács 205

SPECULUM

KONSTANTZA GEORGAKAKI: *Une Lettre Perdue* de la Roumanie du dix-neuvième à la Grèce du vingtième siècle 223
CHRISTINA DOKOU: "'Tis a Pity She's a" *chora* – Theoretical Transformations of the Marriage Metaphor in the Epic of *Digenis Akritas* 231
OMOTAYO F. SIWOKU-AWI: Un labyrinthe sentimental : étude de l'inconscient feminin dans l'œuvre de Calixthe Beyala 241
SOPHIA DENISSI: The *Mémoirs de la comtesse Edling:* The First (?) Attempt at Writing Memoirs by a Greek Nineteenth-Century Lady 257

LIST OF CONTRIBUTORS 267

Neohelicon XXXII (2005) 1, 241–256

OMOTAYO F. SIWOKU-AWI

UN LABYRINTHE SENTIMENTAL : ÉTUDE DE L'INCONSCIENT FEMININ DANS L'ŒUVRE DE CALIXTHE BEYALA

Née à Douala, au Cameroun en 1958 (61), Calixthe Beyala s'avère comme la première femme africaine à braquer sur la violence sexuelle dont la femme africaine souffre, de même, elle présente la femme comme soumettant au désir de l'homme pour le seul plaisir de l'humilier. Installée à Paris avec ses deux enfants, Beyala a fait ses études au Cameroun, en Espagne, et en France. Ainsi, à l'encontre de ses sœurs africaines elle est munie d'audace pour contredire les exigences orthodoxes et traditionnelles qui méprisent la femme.

Face à une société corrompue, où les gens ne semblent vivent que pour les plaisirs sexuels, Beyala exploite, par l'usage d'un langage mordant et perçant, la réalité crue, violente, et maléfique dans laquelle se trouve la femme africaine. Elle postule que la femme noire doit s'émanciper et retrouver la sérénité, la paix et le vrai amour en France. Beyala va la placer dans les bidonvilles, les quartiers abjects de Paris. Mais les suicides de ses protagonistes, Sorraya et Ngaremba à Paris, le centre de luxe, au moment de l'éclatement de leur succès retentissant souligne l'aliénation des africaines, leur échec au jeu sentimental et la névrose traumatique résultante.

L'amour pour la plupart d'entre elles n'est qu'un mirage et une anticipation inachevée. Il est supposé qu'enfin de compte l'option que l'écrivain relève sera utile à la consolation de la femme africaine, délaissée et désorientée par une culture dénigrante. L'amour entre femmes les aidera à supporter leur « Féminitude ».

Néanmoins l'entendement des femmes dans l'œuvre de Calixthe Beyala n'empêche pas leur humiliation, ni leur décès chagrinant.

INTRODUCTION

Aucun écrivain africain ne prétend faire un itinéraire psychologique des personnages. Or, les réactions des personnages face aux vicissitudes de la vie, les activités quotidiennes, les problèmes sentimentaux révèlent le mouvement de leurs cœurs et la profondeur d'esprit.

Les écrivains féminins francophones qui débutent leurs activités littéraires dans les années post-coloniales luttent contre la subjugation de la femme. C'est sur les thèmes de préjugés contre la femme: la violence domestique, la manipulation psychologique,

Omotayo F. Siwoku-Awi (Mme), Nigeria French Language Village, Badagary, Lagos; E-mail: awijesusethos@yahoo.com

0324-4652/$20.00
© 2005 Akadémiai Kiadó, Budapest
Akadémiai Kiadó, Budapest
Springer, Dordrecht

la sexualité et la maternité contrôlées, la polygamie et le pouvoir économique de la femme que les femmes francophones ont construit leurs œuvres créatives. Il nous paraît que les thèmes et l'art de Beyala sont une déviation de la norme. Les femmes dans ses romans sont de sexualité abondante et n'éprouvent aucun désir de changer leur situation de pauvreté et de mépris par l'homme. Si selon la définition de Simone de Beauvoir, le féminisme est la lutte concertée des hommes et des femmes pour changer la condition de la femme, il nous paraît que la préoccupation de Beyala n'est pas la revendication des droits de la femme africaine, mais son émancipation sexuelle ; en effet, l'érotisme dont la femme éprouve déterminerait son état d'âme et son inconscient.

1.1 L'inconscient: Les souvenirs ou la réalité

Le psychanalyste, Sigmund Freud (1856–1939) a relié l'érotisme à l'inconscient. Selon sa théorie psychanalytique le comportement de l'homme est une expression de son inconscient et son état mental. Il postule que des conflits surgissent lorsque les désirs et les visées d'un individu sont en opposition à l'expectation de la société. Nous sommes attirés à porter un aperçu psychologique à la critique de l'œuvre de Beyala, étant donné sa tentative de peindre la condition humaine comment elle la perçoit, en insistant sur la réaction psychologique des individus. Elle a dans certaines de ses œuvres, essayé de mettre à nu la pensée de la femme, le mouvement de son cœur, le déchirement qui rend sa vie insupportable. Un nombre considérable de ses personnages féminins manifestent de la folie. C'est dans le but d'expliquer ces manifestations psychotiques que nous adoptons l'opinion de Quillot et Quillot (p. 27) que la psychologie fait comprendre comment chacun de nous réussit ou échoue dans l'effort d'écarter le danger de la folie.

Dans ses récits, Beyala suscite des expériences féminines qui sont révélatrices des problèmes auxquels l'ensemble des femmes affronte. Ses problèmes sont tout d'abord au niveau psychique, où la femme est tiraillée entre la réalité et le romantisme. Ce niveau psychique est considéré par le psychanalyste comme l'inconscient. Freud interprète cette notion comme suit:

> Il faut voir dans l'inconscient le fond de la vie psychique. L'inconscient est pareil à un grand cercle qui enferme le conscient comme un cercle plus petit. Il ne peut y avoir de fait conscient, tandis que l'inconscient peut se passer de stade conscient et avoir cependant une valeur psychique. (p. 69)

La position freudienne est développée davantage par l'idée que :

> l'inconscient nous détermine sans que nous le sachions et rend donc illusoire le sentiment de libre-arbitre. (Quillot et Quillot p. 69)

Cette notion approchée à l'expérience de la femme africaine explique la multiplicité des phénomènes auxquels elle est confrontée. Beyala décrit l'incapacité humaine face à l'inconscient dans l'élocution qui suit:

> Ici, il y a un creux, il y a le vide, il y a le drame. Il est extérieur de nous, il court vers des dimensions qui nous échappent. Il est comme le souffle de la mort. (p. 5)

Beyala aborde les thèmes de préjugés contre la femme, la maternité contrôlée, la sexualité entravée, comme des réalités quotidiennes qui pourraient déterminer la santé mentale de la femme. Elle se sert de la narration des souvenirs pour révéler l'inconscient féminin, par exemple Tanga et Anna-Claude se découvrent dans la prison à travers le récit de leurs passés. Tanga raconte l'effet de l'excision de clitoris à laquelle elle est obligée de subir, la condition socio-économique qui la pousse au commerce du sexe, son effort désespéré pour trouver une raison d'être en se vouant au soin de Mala, l'enfant abandonné et l'antécédent de son incarcération éventuelle. Son déchirement se rapporte à la haine que la mère éprouve pour Tanga.

Anna-Claude raconte la même histoire de haine ; son enfance explique sa folie. Elle est aliénée, rejetée et condamnée à cause de sa race. Déprimée, elle se sombre dans le gouffre de désespoir. A l'école les enfants français la méprisent à cause de sa nationalité, ils l'injurient, en disant « sale juive » et en la battant. Elle se réfugie dans le monde de sa propre création, après être traitée de répugnance par ses camarades.

> Anna-Claude. Elle avait bâti sa vie sur un monument de vent. Jour après jour, elle avait demandé au rêve son assistance, la consolation de sa voix ... Un leurre formidable qui l'avait nourrie, caressée, cajolée encore et encore, depuis ce jour où ses camarades l'avaient exclue de leurs jeux en la traitant de sale Juive. Elle ne comprenait pas, elle, l'être du jour ; lumière dans l'empreinte de la douleur. Le cœur lacéré, elle était retournée chez elle, elle avait demandé à sa mère de la laver ; de trouver une marque de lessive qui blanchirait mieux qu'hier le tee-shirt de la peau et lui permettrait d'entrer dans la complicité des autres. Le lendemain, elle était retournée à l'école, riche de sa propreté, niellée dans sa blancheur. Elle s'était approchée d'un groupe d'enfants unis dans une partie de billes. Timide mais nickel, elle avait ouvert ses mains, la bouche élargie d'émotion.
>
> – Regardez, dit-elle, je suis toute propre.
>
> Ils avaient arrêté de jouer et leurs yeux s'étaient croisés, complices. Ils se mirent à parler à mi-voix, elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais elle savait que le congrès de Genève était réuni et après un rapide tour de table, le rire partit. Moqueur. Puissant. Il pleuvait de partout. Elle avait baissé la tête pour que son corps ouvre les canaux par où s'écouleraient les boues qui encombraient sa vie. Elle attendait, elle espérait l'aube qui la sortirait de la pénombre. Le jour n'était pas venu. [p. 139/140]

1.2 La narratrice omnisciente

Beyala réclame sa position féministe. Si elle n'a pas prescrit de cure aux maux dont la femme africaine souffre, elle a pourtant relevé des réalités qui pourraient contraindre l'âme le moindre sensible à réagir contre de telles considérations injustes de la femme. C'est ainsi que nous avons choisi une piste d'analyse qui devrait divulguer les traits psychologiques adoptés par l'auteur, surtout que ses narrations sont souvent liées à la sexualité des femmes dont elle fait la peinture.

Au premier abord dans le prologue de *C'est le soleil qui m'a brûlée,* Beyala adopte des configurations variantes qui devraient susciter des interprétations divergentes. Le narrateur omniscient se nomme le « Moi ». Ce qui suggère la notion freudienne du « Moi » qui est en partie conscient, en partie inconscient. Le « ça et le moi » sont deux notions créées par Freud pour expliquer l'inconscient et le conscient. L'individu pourrait par la psychanalyse prendre conscient du « ça » (totalement inconscient) par le moi (le conscient et en partie inconscient).

Le narrateur de *C'est le soleil qui m'a brûlée* qui se nomme Moi et s'avère comme l'omniscient connaissant tous ce qui se passe dans l'inconscient de chaque personnage, n'est pas n'ont plus invisible. Est-ce son âme qui parle ? Elle affirme d'avoir connaître la fille depuis sa naissance. Le moi l'a suivi pendant dix-neuf ans avec la bouche scellée. Le Moi dit :

> J'étais la seule à comprendre son désarroi. J'écoutais, je compatissais, je me proposais de l'aider de mon mieux. (p. 6)

A la fin du roman, le Moi se réclame l'âme de la jeune fille

> Je t'attendais...C'est le jour de notre mariage...
> Tu ne l'as pas oublié, j'espère.
> – J'ai le vertige.
> – Mais c'est Moi... C'est Moi ton âme.
> Tu ne me reconnais pas ?
> – L'héroïne encombre une fois sa mission terminée...L'histoire le dit.
> – Mais c'est Moi...C'est Moi ton âme ...Tu ne me reconnais donc pas?
> L'héroïne...
>
> Je comprends qu'il n'y a plus rien à prendre. Je la regarde avancer, seule, dans le jour naissant, dans les ruelles désertes. Ses pas résonnent sur le bitume, elle avance lentement, pas à pas, vers la clarté diffuse à l'horizon. Ce n'est pas cela qui l'attire mais cette lueur plus vive, tapie dans les eaux complexes des femmes à venir. (153 /114)

L'objectif de Beyala a été dès le départ de faire une exploration psychique de la jeune fille Ateba. L'auteur qui est aussi la narratrice s'affirme comme l'âme de la fille, mais séparée d'elle. Le « Moi » n'adopte par la forme « d'alter-ego ». Ce motif nous pousse à accepter la réclamation de Beyala que certains de ses récits seront portés sur les souvenirs.

Dans son roman: *Assèze,* elle écrit dans le prologue :

> Une biographie est une paire de lunettes noires
> Face à la vérité, tout le monde est aveugle.

En profondeur, la théorie psychanalytique propose le processus de *libre association* – le fait de refouler les représentations pathogènes par la verbalisation (Quillot et Quillot 81) – comme cure aux souvenirs déchirants. Alors, le fait d'écrire pourrait être justifié comme un procédé thérapeutique, surtout pour les écrivains féministes. Si Beyala décrit une expérience vécue et se divorce de cette expérience par le motif de la fiction qu'elle crée, on affirmerait qu'elle cherche à se divorcer d'un passé pénible.

1.3 La folie : la prison de la raison

Dans *C'est le soleil,* l'auteur peint la vie d'une jeune fille, Ateba, fainéante et sans travail, mais qui parle la langue française comme les Occidentaux. Elle rêve de se tenir à la tête des femmes et d'encadrer les femmes du monde. Elle songe à mener une lutte contre l'homme qui méprise la femme. Pour ce, elle va rejeter toutes les avances de Jean qui s'intéresse à l'épouser. Elle va plus tard se laisser prendre par un étranger, qui avoue de lui apprendre à jouir de l'amour, celui-ci lui frottant le sexe avec la langue, après l'avoir violée. Elle adopte la vie de prostituée comme Irène, son amie qui en est morte, après la tentative d'avorter une grossesse.

L'ampleur de sa folie se manifeste par la suite, elle tue l'homme qui force de prendre son sexe dans la gorge. Les idées errantes et la pensée incohérente de la fille suggèrent la folie. Beyala tente d'expliquer la manie dont souffre Ateba par une enfance dépourvue de l'amour maternel, les contradictions dans la vie des adultes, leur hypocrisie et inconsistance des adultes, la tradition et les manifestations brutales du psychotique. La mère évadée, Betty préfère sa relation avec des transitoires et son enfant Ateba l'attend infiniment. Ada sa tante, est aussi distante que sa mère, comme si personne ne voulait pas d'elle :

> Ada est dans le jour. Elle la regarde, elle ne l'interroge pas sur sa mine défaite, les cernes autour des yeux, l'angoisse oscillante au fond des prunelles. Ada ne l'a jamais vraiment regardée, elle ne la connaît pas, elles ne se connaissent pas, elles vivent côte à côte depuis des années sans se voir, sans se connaître, elles mourront sans être réellement vues. Ada l'a toujours appelée « ma fille » elle a toujours apprécié sa docilité et son obéissance face aux : « Va au marché, fais la vaisselle, vide mon pot de chambre. » Jamais, elle ne lui a dit : « je voudrais te parler de toi, je voudrais que tu me parles de moi. » Elle sait qu'Ateba est vierge, elle l'a vérifié, et quelque fois, quand la chaleur de ses propres chairs devient trop insupportable, elle lâche un : Marie-toi et que je sois enfin libre, et après tu feras ce que tu voudras. (p. 23)

L'enfance d'Ateba est mise en apposition avec celle de Sorraya dans *Assèze, l'Africaine.* D'un père riche à merveille, Sorraya n'a jamais trouvé de satisfaction. En réalité, elle souffre d'une multiplicité des problèmes. Une enfant choyée, éduquée en France, renommée pour sa beauté et ses talents de chanteuse elle ne parvient pas à maîtriser les désirs qui la mangent au cœur. Elle se sent aliénée parmi les blancs. D'une sexualité illimitée, elle ne se satisfait pas de sa relation sexuelle avec Alexandre son mari. Elle se plaint à Assèze son amie d'enfance :

> J'ai toujours appartenu à une minorité, reprit-elle. Vous ne m'acceptiez pas, parce que j'estimais que j'avais certains droits, que tout n'était pas bon dans nos traditions. En France, j'appartiens encore à une minorité. Jamais je ne serai considérée comme une Blanche. Je n'appartiens à rien. Un hybride. Un non-sens ! Tout est de la faute de papa. Il aurait m'envoyé à l'école publique avec d'autres enfants noirs, comme toi, Assèze ! Mais il croyait bien faire. Quand il a vu ce que ça donnait, il t'a ramené à la maison. Il voulait que tu sois pour moi un modèle. Mais c'était trop tard ! Pauvre papa ! Il avait vendu son âme au diable, comme ta maman, comme la Comtesse. Chacun à notre façon, nous avons vendu notre âme au diable. Tous les vendus ! L'Afrique Bradée ! Dépossédés de nous-mêmes. (p. 311-312)

Le sentiment de l'infériorité se déchaîne en elle, parce qu'elle n'est pas tout à fait blanc, ni noir. Elle se voit comme une ratée, qui ne se connaît plus, malgré le fait qu'elle vient de connaître un succès éclatant dans le show-biz. Beyala remonte à l'enfance du personnage pour expliquer la réalité en cours. Quillot et Quillot font l'analyse du psychisme infantile comme incontestablement lié aux conflits de la vie adulte. Ils affirment que la psychanalyse soutient :

> 1/ que l'enfant est le père de l'adulte : c'est- à – dire que nos goûts et nos désirs sont l'écho, le plus souvent inconscient, d'expériences infantiles, et que notre équilibre dépend de la façon dont nous avons ressenti et surmonté, durant les premières années de notre vie, des émotions et des conflits communs à l'ensemble de l'humanité ;
>
> 2/ que l'enfant survit chez le plus adulte et le plus rationnel d'entre nous : l'inconscient est même précisément « l'infantile en nous » – cette part de notre être qui continue à prendre l'imaginaire pour le réel, à rêver de l'impossible, à entretenir et ruminer des désirs et des griefs dont nous n'avons plus en principe consciemment la moindre idée ;
>
> 3/ que chacun d'entre nous ressent secrètement, au moins sous une forme embryonnaire, le désir de revenir à l'enfance, inconsolable qu'il reste d'avoir perdu l'amour de sa mère et la protection de son père ;
>
> 4/ que le problème essentiel de l'existence consiste à sortir de l'enfance et à devenir adulte : c'est-à-dire d'abord cesser de se situer primordialement par rapport à ses parents et de leur demander plus qu'ils ne peuvent donner, pour définir sa vie par rapport à sa classe d'âge, en assumant son identité sexuelle. Plus largement, être adulte, c'est aussi, bien sûr, être capable de supporter les frustrations qu'impose nécessairement l'existence, de regarder la réalité en face sans la déformer ni l'embellir, de renoncer au plaisir immédiat et d'insérer sa conduite dans la durée. (Quillot et Quillot p. 48)

Evidemment à la base de ses troubles psychotiques sont les conflits infantiles. Elle a été privée de sa mère depuis son enfance et le cas pareil d'Ateba se présente, qui rêve incessamment du retour de Betty sa mère. Sorraya délire :

> Justement, Assèze! Toute ma vie, j'ai vécu le cul entre deux chaises. J'ai essayé de singer le Blanc. C'est pas de ma faute ! En Afrique, on nous faisait croire que nous étions des arriérés et moi, j'y ai cru. Je voulais me franciser; désincruster toute trace de noir en moi. Parce que le noir est la saleté. Le noir c'est la misère. Le noir c'est la malédiction. Je m'en voulais d'être africaine. Je voulais ressembler à Dupond, à Durand. C'était ridicule. (*Assèze* p. 304)

A part le problème de l'identité au sein de la communauté blanche à laquelle appartient son mari, Sorraya extériorise des fantasmes, des émois sexuels, des obsessions, accoutumance aux drogues, et finalement elles se donnent la mort.

> Qui était donc cette femme allongée dont les yeux n'étaient pas ceux de Sorraya ; Mais dont la bouche était presque la sienne ?
>
> Un tube de barbiturique gisait sur le tapis.
> - Pourquoi ? Pourquoi As-tu fait ça ?
> Haletante sous trois rais de lumière, elle murmura :
> - Chut ... Laisse-moi, laisse faire la mort.
> [...]

> S'il te plaît, Assèze. Accompagne-moi plutôt ...je t'en supplie ... Tu sais ... c'est mon premier véritable choix. Et puis, ce dont je souffre n'exis te pas chez nous. On est fou ou on ne l'est pas. (p. 315–316)

Michel Foucault identifie la cause de la folie comme un excès de passions, le malheur d'éprouver l'extrême d'émotion à défaut de la raison. Selon Foucault, la perturbation c'est l'émotion qui bouleverse la ténacité des nerfs humains :

> It is thus that sad narrative or those capable of moving the heart a horrible and unexpected sight, great grief, rage, terror, and the other passions, which make a great impression frequently occasion the most sudden and violent nervous symptoms. But it is here that madness, strictly speaking, begins it happens that this movement immediately cancels itself out by its own excess and abruptly provokes an immobility which may reach the point of death itself. (p. 90)

Secouée par la mort de son amie, Irène, celle qui restait pour elle l'image de la femme adorée ; Irène est prostituée comme sa mère et par sa relation avec elle, Ateba cherchait l'explication aux complexités de la vie. Ateba se laisse emporter par la folie.

> Lentement, Ateba recule jusqu'à buter à l'obstacle d'un escalier. Alors seulement, elle éclate de rire. Elle rit et elle dit qu'elle ira confectionner sa robe blanche à la nuit; elle dit que si le monde est scindé en deux c'est parce qu'il est jumeau du sexe de la femme ; [...]
>
> Ateba parle, elle peint, elle répète la parole de mille manières, on l'écoute ou on ne l'écoute pas, [...] Quand elle a fini d'épuiser le mot, elle tourne sur les talons et se met à courir. (p. 145–147)

M'am l'heroïne de *Maman a un amant* met à nu ses pensées intimes par des mémoires qu'elle adresse à une Amie imaginaire. Ses souvenirs présentent une femme qui ne connaît pas sa raison d'être, elle est déchirée par la souffrance émotionnelle dont elle se sent imposée par Abdou, son mari. Ses plaintes et pleurs reflètent une femme qui agit à bâtons rompus sans des visées claires. En outre, ses expériences de déchirement, chagrin, fuite, vieillesse, stérilité, solitude et recherche d'identité sont communes à toutes les femmes avec qui elle s'identifie.

M'am de manière impétueuse dénonce la culture qui méprise la femme. L'infériorité de la femme l'écœure, ainsi elle s'oppose à une enfance bâtie sur de tel énoncé que :

> « La femme est née à genoux de l'homme. »

Elle lutte intérieurement contre l'hégémonie de l'homme. Pour elle, c'est une faute d'être femme, elle plonge dans ses réminiscences pour soutenir ses réclamations.

> Là-bas dans mon pays j'ai baisé les yeux devant mon père, comme ma mère avant moi, comme avant elle ma grand-mère. Les hommes ordonnaient. « Prends-donne fais. » Les femmes obéissaient. Ainsi allait la vie, ainsi continuait-elle. Là-bas, dans mon pays, les femmes ont les yeux si tristes que toutes les sources du Mali paraissent y venir, mourir, hors d'espérance. Le temps se réduisait à l'instant que nous vivons. Pourtant, nous sommes réputées. Femmes africaines réputées parce que révolues, assurées de rester sans équivalentes contemporaines. Femmes noires en grilles. Des grilles aux portes, des grilles dans nos corps, dans nos

âmes. Nous nous affairons à des travaux où la colline et le roi surgiraient des mains. Prisonnières, esclaves des croyances.

Et qui s'évaderait ? (Maman a un amant p. 37–38)

De tous les personnages féminins créés par Beyala, M'am démontre la capacité de la pensée profonde. L'auteur ne fait que démontrer par ses personnages que les femmes ont des cuisses légères.

La folie se déclenche chez Tanga lors qu'elle subit la tradition de l'excision.

> Jusqu'ici, je n'ai eu qu'une honte, la vieille ma mère. Cette honte est mon souffle non viable. Elle me persécute, me pourchasse, depuis le jour où la vieille ma mère m'a allongée sous le bananier pour que je m'accomplisse sous le geste de l'arracheuse de clitoris. Je la vois encore, la vieille ma mère, éclatante dans son kaba immaculé, un fichu noir dans les cheveux, criant à tous les dieux :
>
> Elle est devenue femme, elle est devenue femme. Avec ça, ajoute-t-elle en tapotant ses fesses, elle gardera tous les hommes.
>
> Je n'ai pas pleuré. Je n'ai rien dit, j'héritais du sang entre mes jambes. D'un trou entre les cuisses. Seule me restait la loi de l'oubli. Le temps passait, je m'habituais à cette partie de moi qui s'était absentée. Je kidnappais la horde des souvenirs. Je les ficelais. Je les enfonçais dans les tiroirs du temps. (p. 20)

Tanga devient engourdie suite au découpage de ses membres. L'oubli est un procédé psychique – « un mécanisme de défense » qui sert à refouler des peines. Elle n'est plus en mesure de s'identifier avec son corps – le corps qu'elle doit maintenant monnayer pour plaire à sa maman. Anna-Claude de sa part raconte l'histoire de l'imaginaire Ousmane qu'elle vient rejoindre en Afrique. Avant de quitter la France, elle se fait d'idées d'un amour qui n'a jamais existé. Éprise par le phantasme, elle se dit mariée et enceinte. Paranoïque, elle vit dans la lune, dans un monde imaginaire, où vit Ousmane, de qui elle fait des divers portraits. Par son imagination féconde, elle le représente comme énergique, rieur, elle raconte ses humeurs, ses tics et l'odeur de son cigare. Finalement poussée par ses idées errantes, elle démissionne sa position d'enseignante de l'histoire, elle demande de position en Afrique.

1.4 Le rêve : la nourrice de l'imagination

Par contre ce que Freud postule concernant le rêve, Beyala dévoile au lecteur un monde surréel de la sorcellerie et de l'occulte. Elle crée un continuum entre la vie réelle et le monde des rêves. Tous envoûtés, les villageois de Wuel sont au paroxysme de l'excitation d'une danse affolée, l'Etranger par la magie fait distribué de l'argent aux villageois. Puis, commence de relation charnelle entre lui et Mégri, le protagoniste ; des étreintes terminées, l'Étranger par sa sorcellerie révèle à Mégri une vision d'une fête des noces. Il s'agit de son mariage à Mégrita – la négresse rousse. Les villageois se bagarrent et s'approprient la dot de la jeune fille, une démonstration effrayante de l'ésotérique, tout le monde sombre dans un rêve commun ; l'Etranger et Mégri doivent s'envoler au bout du monde dans un hélicoptère. Ils arrivent à Paris où

se tient une réunion nocturne des sorciers et sorcières, les gens qui prétendent être importants. Mégri devient la princesse à honorer, subitement, elle devient une représentante de son pays de discuter la dette du tiers monde.

Adoptant un aperçu psychologique, je postulerais que des personnes du rêve de Mégri, réunies à Paris, seraient des fous, souffrants de la mégalomanie. Une séance des êtres hallucinés et déséquilibrés. On remarque une certaine verbosité qui ne sert à rien mais qui en effet fait preuve aux réclamations de la dimension spirituelle que souvent l'homme ordinaire ignore. Beyala fait connaître l'universalité de cette expérience métaphysique qui se fait par l'initiation à la magie. D'abord l'Etranger et Mégri sucent le sang de l'un et de l'autre et puis s'effectue la magie :

> Une odeur de brûlé embaumait la pièce. l'Etranger debout, l'un de moi avait les yeux tournés vers le lointain. Il scrutait la nuit, déjà les autres. Et sans se tourner vers moi, il ordonna :
> – Prépare-toi, Mégri, il faut partir.
> – Où ?
> On ne peut pas prendre le risque.
> – Mais pourquoi ?
> Viens, dit-il en m'ouvrant ses bras, viens voir.
> Dehors, la cour était illuminée. Des sports rouges, verts, jaunes, parsemés partout dans les arbres, flamboyaient. Au milieu de la cour une place avait été aménagée : des tapis rouges, des poufs, des doubles rideaux. Des glaces éclairées de côté par la lueur orangée des tubes fluorescents. Deux énormes enceintes lumineuses s'éteignent et s'allumaient sans cesse projetant tantôt mon nom, tantôt celui de l'Etranger. La foule des villageois avec, à leur tête, le chef engoncé dans des vêtements bariolés, attendait je ne savais quel événement. Dame maman, toute vêtue de rose, était plongée dans un dialogue animé avec Pygmée et, à l'annonce de mon nom, je tendis promptement les oreilles. [...] L'Etranger suivait tout cela, un sourire mystérieux sur le visage. Puis, d'un ton doux, il me dit qu'il était temps, qu'il fallait vraiment partir. Eperdue d'un bonheur auquel j'étais peu habituée, je me pavanais dans ses bras et poussai un long soupir. Au loin, un hélicoptère ronfla, s'approcha et se posa au milieu de la scène, mais personne n'y fit attention, trop occupés qu'ils étaient à s'emparer des victuailles.
> L'Etranger me porta jusqu'à l'hélicoptère où il me hissa et me fit asseoir.
> – Mais je suis nue, dis-je soudain en me regardant, scandalisée. Il faut que j'aille m'habiller.
> – Non, petite, ce soir est un soir particulier. Tu n'auras pas besoin d'habits mais de ton âme.
> – J'aurai froid !
> – Non, rassure-toi.
> Nous nous envolâmes. (La négresse rousse p. 98-101)

La question qu'on pourrait se poser est si Beyala a fait la peinture d'une expérience vécue. Bien sûr la sorcellerie fait partie de la réalité africaine et l'histoire des civilisations anciennes de l'Europe raconte le sort des sorciers et sorcières qui ont subi l'inquisition. Ajoutée à cette dimension métaphysique est la pratique de vaudou, représentée par prêtresse-goîtrée. L'énigme est que l'Etranger et Mégri sont tous les deux eveillés ; le déroulement de l'évènement et le voyage se passe de manière hallucinatoire. Plus tard, Mégri ne peut pas expliquer comment elle se retrouve chez elle ; l'experience de la veille dispersée, Mégri s'éveille à la réalité, elle n'a pas été jamais mariee à l'Etranger. Celui-ci dit :

- Il faut qu'on se sépare, dit-il.
- Mais... nous sommes mariés.
- Mariés ? demanda-t-il en arc-boutant ses sourcils. Disons que c'était un rêve.
Un rêve ? interrogea-je, ahurie. Et les autres, ils ont rêvé eux aussi ? hurlai-je.
- Calme-toi, dit-il, disons que nous avons fait un rêve collectif. Ça arrive, tu sais ?
- Oui, fis-je, la larme à l'œil. (La négresse rousse p. 111)

Néanmoins c'est à remarquer que cette expérience déjà engravée dans l'inconscient de la fille ferait son code de comportement par la suite.

On pourrait trouver de parallèle entre la thèse de Freud et la narration de Beyala. Selon Freud, le rêve possède toujours un sens et d'après Quillot et Quillot « il est fondamentalement un moyen déguisé de satisfaire, de façon quasi hallucinatoire, un désir refoulé » (p. 58). C'est un révélateur du psychisme profond. Mégrita avant sa relation sexuelle avec l'Etranger éprouve un immense désir d'être prise par l'homme. Alors la nuit de son initiation elle se dit « J'avais l'angoissante impression que c'était au jour d'hui ou jamais » (p. 93). Elle se nourrit de la situation depuis longtemps avant que l'événement se réalise. Or, l'ésotérique s'échappe à l'explication logique et souvent à la compréhension. L'odeur de la fumée faite par l'Etranger les transporte à un niveau extraterrestre où ils sont devenus des êtres nouveaux.

1.5 La fécondité et la tradition : l'empreinte de la douleur

La stérilité de M'am donne le coup fatal à son mariage à Abdou. Déconcertés tous les deux, ils cherchent l'abri dans les rêveries personnelles et la fuite. Abdou fréquente les prostituées; M'am souffre de tristesse, et de honte et se laisse à la folie. Engourdie par ses angoisses, elle ignore l'existence des foules et même de la nature. Son chagrin n'a pas d'importance, pour Abdou, qui tient à assurer sa progéniture; selon les normes africaines et islamiques, il pourrait miser sur plusieurs femmes afin d'assurer sa descendance.

Les deux femmes d'Abdou sont comme des esclaves, condamnées au silence. Il continue sa fuite. Il est impitoyablement froid et indifférent aux besoins de ses deux femmes. Soumana en est morte. Même avec les enfants de Soumana il existe en M'am un abîme. Elle va lutter contre la culture africaine qui interdit à la femme de rechercher l'amour. Elle devient amoureuse de M. Tichit.

M'am brise le tabou que la femme africaine mariée ne doit pas avoir un amant, la conséquence est qu'aucun lien d'amour n'existe entre Abdou le mari officiel et M'am, sauf qu'elle aime toujours les enfants de Soumana, son co-épouse. Elle fait le bilan de sa relation avec M. Tichit comme ci-dessus :

> ... dans les bras de mon amour, j'ai
> rencontré des champs de lumière, où
> s'entrelacent des âmes pures.
> J'y ai enivré mes jours si frêles d'amour
> de plaisir et de subtils parfums. (p. 4)

Son refus de continuer à être la victime de l'oppression conjugale est atténué par le désir d'être mère. Comme le déclare Maryse Condé « a woman's greatest glory is child rearing » si la plus grande joie de la femme est être mère que faire M'am qui est stérile. Elle pleure :

> L'absence d'un enfant l'horreur que rien n'égale,
> Un phénomène illogique que je ne voulais ni comprendre
> ni détailler. J'étais un arbre desséché, ou un animal inconnu,
> mi-homme mi-femme qui s'accouplait avec Abdou
> et emprisonnait ses forces mâles. (p. 6)

Mais M. Tichit, son amant ne demande que leur entente et un rapport amoureux. Il ne cherche pas à avoir des enfants. Beyala juxtapose très souvent la culture africaine qui méprise les femmes et l'oppose à la vie française. Cela explique la raison pour laquelle ses personnages féminins se réfugient dans la fuite. Ateba s'échappe dans le monde de rêverie en se berçant d'idée que les femmes sont des étoiles.

Beyala affirme la position africaine/française dans le dialogue entre Asséze et Alexandre à propos de Sorraya.

> Je n'ai pas les moyens d'envisager l'avenir.
> Pour l'instant, je me contenterai d'élever tes enfants
> Et ceux de Sorraya dis-je en riant
> – Ça ne saurait tarder, dit-il
> Après son spectacle si elle n'est plus
> malade de la tête, c'est envisageable.
> Sinon, elle me suffit largement.
> – Même sans enfants ? Demandai-je
> – Et alors ? Je l'aime !
> Chez moi quand une femme est stérile son
> mari la quitte ou en épouse une autre.
> – Elle me suffit répéta-t-il. (p. 7)

1.6 L'érotisme et la prostitution

Les récits de Beyala tous répercutent de l'immoralité qui colore l'existence de nos jours. Les femmes dont elle fait la peinture exhibent un psychisme embourbé dans l'incapacité morale d'affronter les difficultés financières qu'engendre la pénurie perpétuelle. L'auteur touche à toutes les possibilités qui pourraient causer la prostitution, un vice qui détruit l'inconscient féminin et la laisse engourdie, psychotique ou morte ; les personnages féminins de *C'est le soleil* font preuve de cela, Ekassi et Irène en sont mortes ; Ateba est rendue folle.

Gérard Clavereuil décrit l'érotisme de la femme africaine comme lié au plaisir de l'homme, elle n'en profite pas « la femme attend docile, patiente, le bon plaisir du maître ». La mère de Saïda Bénérafa de *Les honneurs perdus* donne des homélies à son enfant « la virginité et la fidélité sont les plus beaux cadeaux qu'une femme puisse

faire à son mari » (p. 65). Le père de Saîda lui impose une vie de moralité rigoureuse si bien qu'elle se fournit d'un certificat de virginité qu'elle apporte à Paris.

Saîda ne va pas loin dans les relations amoureuses avec les siens, prises entre les exigences religieuses imposées par son père et les idées controverses de son jeune promis, qui, maintient qu'on n'épouse pas une femme uniquement parce qu'elle sait cuisiner ou faire le ménage, ils serait plus enchanté par sa cousine, une pute en France, puisque « sans argent, la vie est impossible » (p. 107). Cet aperçu nous ouvre la notion que l'érotisme est comme une faim à satisfaire et aussi qu'il doit apporter des bénéfices financiers, évidemment c'est un désir lié à la pornographie; Beyala lie l'érotisme et la pornographie, elle fait des descriptions détaillées des corps humains, en particulier les sexes. Les putes qui prolifèrent dans ses livres présentent une image stéréotypée de l'Africaine qui donne le plaisir sexuel ou qui maintient l'amour par l'érotisme et pour qui l'acte sexuel est pour remplir des besoins matériels immédiats. Puis Ngandu Nkashama considère l'érotisme comme une paranoïa et lie ce phénomène aux mutations sociales :

> Du point de vue de Nkashama l'érotisme a changé de face chez les africains. C'est un continent en délire. De même l'africaine est monnayée par son sexe, dans les métropoles africains les zones aussi urbaines qu'à l'étranger. Auparavant l'érotisme serait ancré dans l'amour, la passion, la beauté et la volupté et comme Sony Labou Tansi le perçoit il est « l'art de bien cuisiner ses amours ». (p. 22)

Pour Saïda de *Les honneurs perdus,* l'érotisme est pouvoir chanter de l'amour :

> J'entends mon bien-aimé
> Voici qu'il arrive
> Saluant sur les montagnes
> Bondissants sur les collines
> Mon bien-aimé est semblable à une gazele
> A un jeune faon. (p. 109)

Ces vers tirés des cantiques de la Bible et prononcés par une musulmane, démontrent que Beyala aurait la notion, un peu satirique que la pureté de l'amour s'ancre dans la religion. L'érotisme chez M'ammaryam de *Maman a un amant* est cerné de sa tristesse, de prendre un amant et d'en jouir du plaisir immense. Si dans le cadre de la culture africaine, faire l'amour est faire un bébé, elle désespère de sa stérilité, elle se fraie un autre détour de déchaînement pour sa passion et pour « connaître ses émotions qui font mourir deux êtres l'un pour l'autres ».

Or, l'érotisme qu'éprouvent les femmes évoluées dans la création de Beyala se base sur les valeurs empruntées à l'occident – les valeurs qui font naître des êtres paranoïdes, qui le trouve difficile de contrôler leurs désirs sexuels. Madame Kimoto justifie la prostitution comme un service à la société.

> Parfaitement, mon cher, sans des femmes de mon espèce, il y aurait divorce tous les jours. Je suis d'utilité publique déclarée, moi. (p. 89)

Beyala ne présente pas Madame Kimoto comme un être dérangé, elle se valorise, un acte qui contredit le point de vue que la prostituée serait paranoïde. Cependant pourrait-on proposer que l'écrivain soutient que la prostitution est un service au public ? D'ailleurs, l'écrivain n'a pas du tout fait une critique directe de la prostitution, néanmoins elle a mis au point des réalités à la cause de cet acte indésirable. Les quartiers où habitent ses personnages pullulent des immondices et ils sont aussi pourris que leur vie insalubre. En effet, l'écrivain reporte la cause du fléau social sur la médiocrité des gouvernements africains toujours en état embryonnaire.

1.7 La fuite : La poursuite du devenir

La tendance à la fuite exerce des effets néfastes sur les personnages de Beyala. Sorraya, malgré son succès retentissant n'aura pas de joie ni de satisfaction. La culture française qu'elle a épousée depuis l'enfance n'a fait que l'aliéner et la dépourvoir de son identité africaine. Sorraya lamente son passé.

> Justement, Assèze ! Toute ma vie, j'ai vécu le cul entre deux chaises. J'ai essayé de singer le Blanc. C'est pas de ma faute. En Afrique, nous étions des arriérés et moi, j'y ai cru. Je voulais me franciser, désincruster toute trace de noir, c'est la saleté. Le noir c'est la misère. Le noir c'est la malédiction. Je m'en voulais d'être africaine. Je voulais ressembler à Dupond à Durand. C'était ridicule. (p. 8)
>
> J'ai toujours appartenu à une, minorité, reprit-elle. Vous ne m'acceptez, pas, parce que j'estimais que j'avais certains droits, que tout n'était pas bon dans nos traditions. En France, j'appartiens encore a une minorité. Jamais je ne serai considérée comme une Blanche. Je n'appartiens a rien. Une hybride. Un non-sens. (p. 9)

Tanga aussi par ses rêves se réfugie dans l'idée d'aller à Paris.

> Autrefois, Paris était mon refuge. J'y allais à pied chaque fois que les aberrations du monde m'attrapaient. J'appelais mes copains. Je leur clamais Paris, la belle vie qu'on aura. Le départ pour Paris est la plus belle chose qui me soit arrivée dans ma putain de vie. Je me voyais même bébé, couchée dans un vrai berceau. (p. 120)

Elle se dit que la manière de compenser son imagination d'aller à Paris sans prendre l'avion est d'enfermer les symboles de la France dans une tombe. Elle vole des pommes dans un magasin pour les faire enterrer. Elle attrape les joies et les rires des gens dans son sac à main. Tanga fait tout ce qu'elle peut pour avoir le bonheur, par exemple élever Mala, avoir la religion et donner l'amour. L'auteur fait la peinture d'une fille tracassée et déchirée par les valeurs dépouillantes des anciens qui veulent vivre de sa chair. Anna-Claude manifeste de même désir pour la fuite. Elle est hantée par l'idée d'un amour en Afrique.

1.8 La dégradation psychologique

Les femmes peintes par Beyala sont souvent folles, incapables de faire face au déchirement et à la contradiction que constitue la vie. Sorraya en a marre et elle se tue. Laetita dans *La Négresse rousse* prise par un sentiment diabolique ne sachant qui choisir entre les deux amants, se tue et tue à la fois ses deux amants, Donga et Pascal. Dans *La Négresse rousse* nous faisons face à des forces étrangères diaboliques et indomptables qui déterminent la vie socio-économique et amoureuse des villageois à Wuel. Sans travailler et sans exercer le moindre effort les indigènes pourraient s'enrichir et vivre à l'aise. L'Étranger par sa sorcellerie leur ouvert une nouvelle vie qui finit par être chaotique. Seul le diable savait les raisons pour les malheurs qui accablent les villageois ; les femmes de Wuel toutes cherchent de solutions aux problèmes de leur vie dans le lit de l'Étranger, l'anonyme accueilli par le chef du village.

Ce qui est évident dans les romans de Beyala est qu'elle ne favorise pas la tradition ni la religion catholique. Peu importe leur adhérence religieuse, les personnages sont tous des dégénérés qui sombrent à la vulgarité sexuelle sans honte.

L'obsession de Beyala des relations sexuelles, le clitoris ou le phallus ne connaissent pas de bornes. Si les femmes ne sont pas prostituées, elles sont dépeintes comme des adultères qui cherchent de l'émancipation dans la copulation extraconjugale. Même le petit adolescent Loukoum fait la conclusion que la liberté est une mauvaise graine qui pousse entre les cuisses des femmes. Il faudrait une image plus juste que de la prostitution pour appuyer la revalorisation de la femme africaine.

Beyala fait la peinture de la jeunesse désemparée qui ne se soucie pas de progrès socio-économique. Si selon Simone de Beauvoir, le féministe doit s'intéresser à l'égalité des hommes et des femmes et aux revendications féminines sur le plan socio-économique, Beyala adopte une tendance tout à fait différente de la norme.

Sa préoccupation avec des relations sexuelles, le corps humain et surtout les génitaux a été interprétée par Gallimore comme la crainte du phallus, elle désigne cette tendance refoulée par l'expression « la scrotophobie ». Ce point de vue semble soutenir les propos de Gallimore qui opine que :

> L'œuvre de Beyala parle ouvertement du
> corps de la petite fille comme une masse de
> chair soupesée mesurée et coupée. La femme
> de l'univers de Beyala est coupée et dépossédée
> de son corps. Celui-ci appartient à l'homme, la
> petite vit sous la terreur du tabou social de la virginité. (p. 10)

La réalité comme nous la percevons est que les femmes peintes par Beyala aiment le coït et elles se donnent à leurs hommes sans réservations ? Alors d'où l'idée de la scrotophobie, que certains critiquent concluent serait la raison pour laquelle Beyala éternise sur la copulation ? Est-ce qu'elles ont peur du phallus ? Ces personnages féminins sont souvent des prostituées ou des femmes qui ont des relations sexuelles avec plusieurs hommes, ainsi elle s'engagent dans des relations auxquelles elles consentent.

Dame Maman dans *La Négresse Rousse* et la comtesse dans *Assèze, l'Africaine* sont des exemples typiques des femmes qui survivent en se prostituant. Les adolescents sont des désœuvrées qui se livrent facilement aux relations sexuelles, suivant le mode de vie des adultes.

CONCLUSION : LA PORTÉE UNIVERSELLE

Le féminisme de Beyala dit « féminitude » ne préconise pas un monde nouveau aussi évident dans les œuvres de Simone de Beauvoir, Buchi Emecheta ou d'autres féministes militants. Or l'objectif global des féministes est de créer un monde nouveau. Pour clôturer *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir exprime le vœu qu'un jour les hommes et les femmes se retrouvent et « affirment sans équivoque leur fraternité » (p. 11). Si Beyala ne rêve pas d'un nouveau monde, ses œuvres auraient déjà suscité en certains féministes militants le zèle de voir une revalorisation de l'image de la femme africaine et surtout de son rôle dans la société. Le lecteur est sensibilisé aux réalités de la vie subordonnée de la femme et de la pauvreté accablante de l'Afrique entière.

REFERENCES

C'est le Soleil qui m'a brulée. Paris : Editions stock, 1987.
Tu t'appelleras Tanga. Paris : Editions Stock, 1988.
Seul le diable le savait ou la Négresse Rousse. Editions Belfond – Le Pré aux Clercs, 1990.
Maman a un amant, Paris : Editions Albin Michel, S. A. 1993.
Assèze, l'Africaine. Paris : Editions Albin Michel, 1994.

Etudes critiques

Adebayo, Aduke : *Critical Essays on the Novel in Francophone Africa*. Vol. I, Ibadan, 1995.
Adebayo, Aduke : *Feminism & Black Women's Creative Writing, Theory, Practice. Criticism*. Ibadan : AMD Publishers, 1996.
Bardolph, Jacqueline : *Littérature et maladie en Afrique: Image et fonction de la maladie dans la production littéraire*. Paris : L'Harmattan, 1994.
Bestman, T. Martin : « Le roman comme mesure de développement ». *Le Jeu des Masques: essais sur le roman africain*. Canada : Éditions Nouvelle Optique, 1980.
Borgomano, Madeleine : « Calixthe Beyala, une écriture déplacée ». *Notre Librairie*, No. 125 janvier–mars, 1996, 71–75.
Brière, Eloise A. : « Retour des mères dévorantes. » *Notre Librairie*, No. 117 avril–juin 1994, 48–51.
Clavreuil, Gérard: *Erotisme et Littérature: Afrique noire. Caraïbes. Océan Indien*. Paris : Editions Acropole, 1987.
Condé, Maryse : « The Female Writer in Modern Africa: Flora Nwapa, Ama Ata Aidoo and Grace Ogot. » *Présence Africaine* 82 (1972) : 132–143.
De Beauvoir, Simone : *The Second Sex*. London : David Campbell Publishers Ltd. 1993. Translated by H. M. Parshley, *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, 1949.

Elliot, Anthony : *Psychoanalytic Theory: An Introduction*. Oxford : Blackwell Publishers Ltd., 1977.

Fontana, David : *Personality and Education*. London : Open Publishers Ltd., 1977.

Foucault, Michel : *Madness and Civilization: A History of Insanity in the Age of Reason*. London : Routledge, 1995.

Freud, Sigmund : *The Infantile Organisation*. London : Standard Edition XIX, Hogarth Press, 1968–1974.

Gallimore, Rangira : « Ecriture Féminine dans la littérature africaine: Bâ et Beyala » in *Missives No spécial* (Oct. 1992) 64–70. Cited in "The Fire this time: Discourse of the body and <scrotophobia> in the works of Calixthe Beyala in Feminism & Black Women's Writing." *Theory. Practice. Criticism* by Aduke Adebayo, Ibadan : AMD Publishers, 1996.

Humm, Maggie : *A Reader's Guide to Contemporary Feminist Literary Criticism*. Hertfordshire-Harvester : Weatsheaf, 1994.

Jacquard, Amy-Claire : « Le temps au féminin ». *Notre Librairie*, No. 117 avril–juin, 1994, 72–79.

Kom, Ambroise : « L'univers zombifié de Calixthe Beyala. » *Notre Librairie*, No. 125 janvier–mars 1996, 64–71.

Mauron, Charles : *L'inconscient dans l'œuvre et la vie DE RACINE*. Paris : Librairie José Corti. 1969.

Ndida, Joseph : « Ecriture et discours féminin au Cameroon: trois générations de romancières : Thérèse Kuoh-Monkoury ; Lydie Dooh-Bunya ; Were-Were Liking et Calixthe Beyala. » *Notre Librairie*, No. 118 juillet–septembre, 1994, 6–12.

Nfah-Abbenyi, Juliana Makuchi : *Gender in African Women's Writing: Identity, Sexuality and Difference*. Bloomington-Indianapolis : Indiana University Press, 1997.

Nkashama, Pius Ngandu : *Dictionnaire Des Oeuvres Littéraires Africaines de la Langue Française*. Ivy-Sur-Seine : Editions Nouvelles du Sud, 1994.

Quillot-Bouveresse, Renée et Quillot, Roland : *Les critiques se la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France, 1991.